



Les murs semblaient scintiller de mille feux,

CHAPITRE 19.

Le but de Mister John Steadily.

Le grand oiseau fendait l'espace avec rapidité...

Les voyageurs qui, pendant quelque temps, s'étaient accrochés à la charpente métallique de l'appareil, et qui, frappés de stupeur,

n'avaient soufflé mot, finirent par se calmer et par se rendre compte de leurs impressions...

Sous eux, apparaissent, pour disparaître ensuite, avec la vitesse de vues cinématographiques, des montagnes et des vallées, des plaines et des forêts, des villages et des prairies, des fleuves et des lacs... et, docile à l'impulsion que lui donnait son maître, qui le visage rayonnant de joie, manœuvrait le gouvernail, le grand oiseau s'élevait dans les airs, pour se rapprocher ensuite de terre...

Durant quatre heures, l'appareil se comporta bien, mais alors Steadily s'aperçut que le moteur commençait à perdre de sa force... Comme un grand village apparaissait à l'horizon, l'Anglais résolut d'atterrir.

L'oiseau s'inclina, et prit terre, tout près du village...

Un choc violent, qui jeta les voyageurs dans les bras l'un de l'autre, et l'appareil, les ailes étendues, reposait sur la terre ferme.

Les habitants du village, qui s'étaient rassemblés devant la clôture, dès que le vaisseau aérien avait été signalé, s'étaient tous enfuis dans leurs cases lorsqu'ils virent le monstre se rapprocher de terre.

Taupin et le Rossai se dirigèrent vers le village, où ils espéraient trouver de la nourriture.

Cinq hommes constituaient une lourde charge pour l'appareil... Aussi, sauf quelques petits sacs de perles et un peu de fil de laiton, l'Anglais n'avait pas emporté de bagages...

Les ouvertures de la clôture étaient hermétiquement barricadées.

A l'intérieur, à juger du calme qui y régnait, on eut dit qu'il n'y avait aucun être vivant.

— C'est du beau, cela, dit Taupin. Comment prendre contact avec ces moricands ?

Du poing, il frappa sur l'une des portes qui lui barraient la route...

Nul bruit ne répondit.

— Cela va s'arranger, dit le Rossai, Je meurs de faim, et alors je suis prêt à tout...

Il grimpa le long de la palissade et la franchit.

Il fut suivi par Taupin.

— Pourvu que nous ne soyons pas reçus à coups de lances, dit celui-ci.

— Ne crains rien. Les noirs doivent être frappés de terreur. Allons immédiatement voir le chef.

Lentement, épiant les environs, et le doigt sur la détente de leurs fusils, ils passèrent devant plusieurs huttes.

Nul son ne vint frapper leurs oreilles.

Ils débouchèrent sur une espèce de place, ou une case, plus

grande que les autres, était édiflée sur une petite hauteur.

— Voilà sans doute le palais royal, dit le Rossai.

— Nous le saurons bientôt... Pourvu que le sultan ne soit pas mort, et qu'il ne délaisse pas de fille, comme feu le sultan des Ouyambas...

— En ce cas, reprit le Rossai, je prends les jambes à mon cou, et tu te chargeras de la commission. C'est toi qui deviendras sultan, alors !

— Merci, grand merci...

Ils avaient atteint l'entrée de la case royale.

— Vois donc, au-dessus de cette porte ! Quelle belle décoration !

— Où ? . Mais ce sont des crânes !

— Parfaitement, tu l'as dit.

— C'est un véritable ossuaire !

— Sais-tu ce que cela signifie ?

— Non !

— Que ces bons garçons d'ici mangent leurs ennemis !

— Des antropophages ! Des mangeurs de chair humaine !

— Je le suppose...

— Si nous retournions ?

— Les mains vides ? Non, j'ai trop faim. J'ai l'estomac dans les talons.

— Risquons notre crâne...

Tandis qu'ils échangeaient ces paroles devant l'entrée de la grande case, quelques nègres avaient paru sur la place.

Le Rossai se retourna et aperçut leur groupe.

— Voilà déjà quelques moricauds ! Nous saurons au moins dire ce que nous venons faire ici.

Ils s'avancèrent vers les nègres.

Ceux-ci se jetèrent à genoux... Ils élevaient les mains comme pour implorer miséricorde, plongeaient le front dans la poussière, et restaient dans cette position.

— En voilà des simagrées ! s'écria le Rossai. S'ils restent ainsi nez contre terre, nous en apprendrons peu de chose...

Le Rossai, durant son séjour en Ouyambie, avait appris à haragouiner quelque peu le Congolais, et il sut donc dire aux noirs qu'ils avaient à se lever.

Ils obéirent immédiatement.

— Vous nous faites grand honneur, dit le Rossai, de coller votre nez contre terre à notre honneur, mais cela ne me touche guère car je suis le sultan des Ouyambas... Il me faudrait quelques chèvres, des œufs, des oiseaux et des choses de ce genre, qu'il faudra apporter vers mes concitoyens qui se trouvent hors

du village.

Le sultan, qui avait suivi toute la scène de son palais, se sentit enfin assez de courage pour sortir de sa cachette. Il avait entendu la dernière phrase du Rossai...

— Je vous ferai donner satisfaction, dit-il.

Entendant ces paroles, le Rossai et Taupin se retournèrent, ce que voyant, le chef se prosterna, plus bas encore que ses sujets. Il était littéralement couché sur le sol...

— C'est là le patron de l'auberge « A la tête de mort » ? dit Taupin. Il m'a l'air aussi bon zig que ces autres mangeurs de chair humaine.

Allons, levez-vous, nous en avons assez de votre dos.

Mais le roi nègre semblait ne pas comprendre le Français. Il restait couché sur le sol.

— Levez-vous, dit le Rossai en Ouyamba, et immédiatement, le chef se dressa sur ses quilles. Il considéra les deux blancs avec un profond respect et avec une curiosité plus grande encore.

— Faites en sorte que l'on nous apporte de la nourriture, dit Taupin, car nos camarades doivent se sentir également grand appétit.

Le Rossai traduisit cet ordre au noir.

Celui-ci répliqua :

— J'ai déjà ordonné que l'on vous apporte tout ce que nous avons de victuailles.

— C'est ainsi que je l'entends.

— Accompagnez-moi dans ma demeure, où vous serez reçu en seigneur et maître...

— Je crois que notre crâne le tente, dit le Rossai à Taupin.

— Mes femmes voudraient vous voir...

— Il en a plus d'une ! s'écria le Rossai. Tâchons de filer au plus vite d'ici !

— Nous n'avons pas le temps ! dit-il au nègre, et, suivi de Taupin, il quitta immédiatement le village.

Sur leur passage, les nègres s'inclinaient et se prosternaient le front contre le sol.

A peine les amis avaient-ils rejoint le vaisseau aérien, qu'ils virent plusieurs nègres quitter le village et s'approcher d'eux.

— Voilà nos maîtres d'hôtels ! dit Taupin. Pourvu que la carte renseigne des mets que nous aimons. Qui sait si l'on ne nous apporte pas une tête de nègre en tortue, ou un jambon de noir à la vinaigrette.

Les noirs s'approchèrent, mais firent halte à distance respectueuse de l'oiseau.

— On dirait qu'ils ont changé d'idée et qu'ils ne veulent plus nous servir à manger...

— Non, dit Steadily, ce n'est pas cela, c'est mon « Eagle »,

car il avait baptisé son appareil « aigle » en anglais, c'est mon « Eagle » qui les effraye... Allez à leur rencontre et amenez-les ici.

Tarara s'approcha des noirs, s'entretenait longuement avec eux, mais... revint seul.

— Ils n'osent pas, dit-il. Ils nourrissent un profond respect, pour mon appareil et pour nous également, car ils s'imaginent que nous sommes descendus avec lui du soleil ou de la lune... Et c'est la première fois qu'ils voient des blancs, et ceux-ci tombent du ciel... Jugez de leur effroi.

— En ce cas, nous irons chercher nous-mêmes les présents du chef.

Tous se dirigèrent vers le groupe des nègres. Ceux-ci avaient disposé les présents sur le sol et se prosternèrent de nouveau à l'approche des blancs.

Ils avaient apporté assez de nourriture pour ravitailler vingt personnes, mais les quartiers d'antilope et les oiseaux plumés étaient crus.

— Nous saurons bien les cuire et les bouillir, dit Taupin. Allumons un feu et je vous préparerai à la broche un de ces grands oiseaux qui nous goûteront bien, je vous l'assure.

Néanmoins, le met n'était pas très succulent, mais les ventres affamés ne sont pas les plus difficiles et la chair, quoiqu'elle n'était pas très tendre, fut dévorée, tout entière.

— Demain, ou cette nuit encore, nous poursuivrons notre voyage, dit Steadily, et nous tâcherons d'atterrir quelque part où il y a moyen de se procurer de la nourriture propre à nos estomacs civilisés.

Les cloisons de l'« Eagle » formaient une véritable tente, et comme l'on était éloigné de toute forêt et de toute montagne, les attaques de bêtes féroces n'étaient pas à craindre.

— Quant aux nègres, dit Steadily, la peur les retiendra loin d'ici. Nous pouvons donc reposer en paix.

Ils étaient épuisés de fatigue, et ils dormirent bientôt à poings fermés.

Ils firent la grasse matinée. Pour déjeuner, ils se contentèrent d'une tasse de café noir et de quelques fruits.

Puis chacun alla retrouver sa place dans la nacelle du vaisseau aérien. Steadily fit ronfler le moteur, et bientôt l'« Eagle », pareil à un oiseau véritable, ouvrit ses ailes, s'éleva et disparut rapidement.

Dans l'après-midi, ils découvrirent une petite ville entourée de retranchements en terre, et où l'on découvrait des maisons toutes blanches, aux toits plats.

— Qu'est ce que ceci ?

— Cela m'a l'air d'une ville arabe, dit Tarara. Arrivés là, nous

trouverons de la nourriture à foison et un bon gîte.

— Deux choses dont nous sommes sevrés depuis longtemps, dit Taupin.

— Nous rendrons visite à ces Arabes, dit Steadily.

L'Eagle atterrit tout près de la ville.

Immédiatement, nos voyageurs furent entourés de nègres, qui avaient l'aspect plus civilisé que ceux qu'ils avaient rencontrés jusque là, et à qui le grand oiseau semblait inspirer plus de curiosité que de crainte.

Entre les noirs, l'on apercevait également de nombreux hommes aux traits bronzés, et couverts des vêtements blancs et des burnous des Arabes.

Taupin et le Rossai eurent toutes les peines du monde à tenir les nègres à distance. Les noirs voulaient à toute force palper toutes les parties de l'appareil.

Mister Steadily dut même chasser deux petits nègres, qui, agiles comme des singes, s'étaient juchés dans la charpente de l'Eagle.

— Je préfère encore les moricauds moins civilisés, dit Taupin... Ils sont moins gênants.. Veux-tu filer de là, mal blanchi ! N'y a-t-il donc pas de police, ici ?... A distance, diable, sinon je t'écrase les orteils...

Un Arabe, richement vêtu, et qui semblait jouir d'une grande considération, car, sans dire un mot, il put se frayer un passage à travers la foule compacte jusqu'aux voyageurs aériens, vint inviter ceux-ci à rendre visite au grand cheik, afin de se mettre à leur disposition.

— Dès que mon moteur sera en ordre, dit Steadily, je me présenterai devant le cheik, avec mes amis... N'est-il pas possible de m'envoyer quelques hommes résolus, pour garder l'appareil ?

— Ils seront bientôt ici, dit l'Arabe, qui s'éloigna, pour revenir au bout de quelques minutes, accompagné d'une vingtaine de soldats, qui, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, eurent refoulé les nègres à distance respectueuse et qui se placèrent ensuite autour de l'Eagle, de sorte que nul ne put plus s'approcher du vaisseau aérien.

L'Arabe conduisit l'Anglais, Jeannot, le Rossai et Taupin à travers les rues de la ville, jusque devant le palais du Gouverneur.

Celui-ci parut sur le seuil, et souhaita la bienvenue aux voyageurs, qu'il mena sur une terrasse, sur laquelle se trouvaient une table, et plusieurs fauteuils arabes ; il y régnait une atmosphère délicieuse, rafraîchie par l'ombre bienfaisante de palmiers et d'autres grands arbres.

Les étrangers prirent place et l'on servit immédiatement du thé et des gateaux, sur lesquels les blancs, auxquels Steadily donna

l'exemple, se jetèrent, comme s'ils n'avaient plus mangé depuis longtemps.

La théière, les tasses et les assiettes¹ étaient d'argent finement ciselé.

Mister Steadily échangea quelques phrases avec le cheik, qui l'invita à résider quelque temps dans la ville.

L'Anglais qui, après les événements des derniers jours, ne demandait qu'à jouir d'un peu de repos, accepta avec empressement.

— Je vous accompagnerai pour vous conduire vers votre demeure, dit le Gouverneur.

La maison, que l'Arabe mit à la disposition des voyageurs, était fort bien aménagée, avec chambres à coucher, salle à manger, cuisine, salle de bain, si bien qu'elle eut rendu des points à plus d'une demeure européenne.

Elle était située à quelque distance de la ville, non loin de l'endroit où l'Eagle avait atterri, et était entourée d'une palissade, qui la défendait contre les attaques de malfaiteurs et de bêtes féroces.

A peine nos amis avaient-ils pris possession de cette demeure, l'on s'imagina avec quelle joie ! qu'une nombreuse troupe d'esclaves parut. Ces gens portaient de nombreux présents, des victuailles de toutes sortes : un plat de riz, un poulet rôti, des pommes de terre, du beurre, des gâteaux de maïs, des melons, des grenades et d'autres fruits succulents.

— C'est ici que je voudrai devenir sultan, dit le Rossai, et régner un peu plus longtemps que chez ces vilains Ouyambas...

— Qui vous ont envoyé dans les nuages...

— Si jamais je reviens dans ces parages, fit le sultan détrôné, ils me le paieront.

— Et la pauvre sultane ? demanda Taupin d'un ton plein de compassion, mais qui n'était pas exempt de raillerie.

— Bah ! Tu as vu que les sultanes, chez les Ouyambas, ne restent pas longtemps sans mari... Leurs regrets doivent donc être brefs, forcément...

Les voyageurs se hâtèrent de rejoindre leurs chambres à coucher, où ils s'étendirent avec délices sur les lits... Leur voyage aérien les avait fatigués.

— Et dire, dit Jeannot que sous peu nous allons de nouveau reprendre nos places dans les longerons de cette damnée machine qui nous conduira Dieu sait où. Ce n'est pas une vie, cela, Rossai... Je ne crois pas que je pourrai supporter cela longtemps, et que faire alors, frère...

— Devenir malade... Allons donc ! Tu as su résister au régime de Métru, et, en ce temps là, tu ne mangeais pas à ta faim et tu recevais journallement quelque bonne raclée...

— C'est vrai... Si nous savions ce que le maître a l'intention de faire...

— Il m'a dit que nous volerons encore pendant deux mois. Après, nous nous reposerons notre vie durant.

— Deux mois encore?..

— Ils seront bien vite passés...

Jeannot ne dit plus rien, mais il enfonça sa tête sous les couvertures, pour que le Rossai n'entendit ses sanglots...

Le petit n'était pas fait pour mener une vie aussi aventureuse et pour résister aux privations qu'elle entraînait... Le petit pâlot aurait dû grandir sous les caresses d'une tendre mère... mais la destinée en avait décidé autrement, et Limiet, qui, depuis si longtemps déjà, poursuivait le petit pour le ramener à sa mère, qui le pleurait de longues années déjà, et désespérait de nouveau, se trouvait dans quelque coin perdu d'Afrique, à se demander où le vaisseau aérien de l'Anglais avait bien pu mener le petit.

Le lendemain, dans la matinée, comme les voyageurs venaient de se lever, le gouverneur se présenta pour demander si ses hôtes avaient bien passé la nuit et pour s'informer s'ils ne manquaient de rien.

Nul voyageur n'eut pu s'attendre à une aussi large hospitalité.

L'Arabe avait amené quelques esclaves, qui feraient fonction de serviteurs dans la demeure de Mider Steadily. Ils furent placés sous les ordres de Taupin et de Tarara et se mirent immédiatement à l'œuvre. Une demi-heure après, le café fut servi, auquel Steadily convia le cheik.

Jeannot et le Rossai étaient restés en compagnie de Taupin dans la cuisine, car, dès que les voyageurs se retrouvaient dans un pays civilisé, les distances devaient de nouveau être observées.

— Puis-je vous demander maître, dit le cheik, quelle est donc votre intention, avec votre vaisseau aérien. Voulez-vous découvrir des terres ou avez-vous simplement voulu vous livrer à des expériences d'aviation, hors d'atteinte de concurrents européens?

Steadily ne répondit pas immédiatement.

Il réfléchit durant quelques instants.

— Veuillez m'excuser, dit le cheik, si ma demande vous parait indiscrette...

— Mais non, car je veux vous dire plus que je n'ai confié à aucun mortel, depuis des années...

— Je vous remercie de la confiance que vous voulez bien me témoigner.

— Inutile! Je n'ai résolu de parler que parce que je sais que vous ne sauriez faire des indiscrétions, ici, au cœur de l'Afrique. Et j'ai encore une seconde raison. Après tant de mois, il est nécessaire que je laisse parler mon cœur... Cela m'allégera et me

donnera de nouvelles forces.

— Oui, le cœur humain est ainsi fait...

— Eh bien, apprenez, mon cher cheik, que je veux découvrir le pôle Sud, avec mon appareil.

Et, tandis que l'Arabe ouvrait des yeux remplis de stupéfaction, Steadily vida sa tasse de café, comme s'il venait de dire une chose toute simple.

CHAPITRE XXX

Un étrange Anglais.

— Oui, répéta Mister Steadily, je suis d'avis de voir quel aspect présente le pôle Sud... Jusqu'ici, nul n'a encore réussi dans une pareille entreprise... Il se peut qu'un homme soit parvenu jusqu'au pôle, mais, en tous cas, il n'en est pas revenu, de sorte que pour l'humanité, c'est tout un... Je veux voir le pôle, et revenir en Europe pour décrire ce que j'ai vu... Voilà mon but... André a essayé d'atteindre le pôle nord en ballon, mais comme c'était un vulgaire ballon, il était le jouet du vent, et au moindre accroc, il s'abîmait dans les flots...

— Et votre aéroplane ?

— A ce premier avantage que je puis le conduire, car il obéit au gouvernail comme un navire dans l'eau... Ensuite, s'il tombe dans les flots, il se maintiendra à leur surface comme un bateau ordinaire.

— Mais voilà une superbe invention !

— Elle m'a coûté assez de peine, assez d'études, poursuivies sans trêve, pour donner enfin satisfaction à son inventeur... Le plus grand des avantages de mon invention, c'est le moteur qui actionne l'appareil... Il pèse très peu, et fonctionne à l'électricité, sans que je doive emporter d'accumulateur ou quelque autre appareil...

J'ai inventé un petit mécanisme, qui suce l'électricité de l'atmosphère... Tant que je suis dans les airs, mon moteur a donc l'aliment nécessaire... J'ai résolu ensuite à résoudre encore un grave problème, c'est à dire les aliments à emporter... J'espère, avant de quitter la dernière île aux confins de l'Afrique, avoir trouvé la solution.

— C'est merveilleux, dit le cheik.

— Mais non, mais c'est une nouvelle preuve que, l'homme, attiré vivement vers une récompense, sait accomplir des merveilles.

Et, après avoir réfléchi profondément durant plusieurs minutes :

— Vous reste-t-il encore quelque temps, vénéré cheik ?

— Assurément, maître.

— En ce cas, je vais vous raconter pourquoi j'ai voulu inventer mon appareil et pourquoi je désire atteindre le pôle Sud.

— J'écoute, dit le cheik.

— Une introduction brève : Je suis le descendant d'une des plus nobles familles anglaises, apparentée à la famille royale et presque aussi riche que Sa Majesté la Reine elle-même. Inutile de vous dire que, moi, l'aîné, et désigné dès le début à hériter le titre et la fortune de mes ancêtres, j'ai été élevé dès ma naissance, en enfant noble, anglais... Je possédais un esprit ouvert et dès mon adolescence, l'on m'a prédit les plus brillantes destinées. L'on attendait de moi que je me rende célèbre, en politique, ou dans le domaine des sciences. Permettez moi de me décerner ces éloges, cela est nécessaire pour l'intelligence du récit que vous allez entendre.

Je me suis surtout senti attiré par les sciences exactes, les mathématiques, la physique, les sciences naturelles... En peu de temps, j'y fus d'une très jolie force... Puis le désir me vint d'étudier la mécanique, par simple passe-temps, bien entendu. A vingt-deux ans, je décrochai le diplôme d'ingénieur. Peu après mon père mourut, et comme, en ma qualité de chef de la famille, j'avais à m'occuper de tout autre chose que de plans et de calculs, je ne me serais pas dirigé plus avant dans cette voie, si la destinée ne m'y avait forcé.

Lors d'une soirée au ministère de la marine, je fus présenté à l'un de nos lords amiraux, qui me connaissait de réputation et qui me témoigna beaucoup de sympathie... Je fus également présenté à sa fille, et ces quelques instants décidèrent des années qui allèrent suivre.

Lorsque je pris congé de la jeune fille, je l'aimais profondément.

Je pris des renseignements à son sujet, et au sujet de sa famille, et j'acquis la convention que je pouvais l'épouser sans déroger, car elle aussi, appartenait à l'une des plus nobles et des plus

riches familles anglaises... Son père est immensément riche... Mais j'appris également que la jeune fille allait bientôt se fiancer à un certain lord Astry, qui était désigné pour occuper bientôt l'un des postes les plus élevés de la diplomatie...

Quelques semaines s'écoulèrent, avant que je pus revoir la jeune fille.

Je n'avais plus un instant de paix... Le sommeil, l'appétit m'avaient fui... en un mot, j'étais un homme malheureux dans toute l'acception du terme... Des heures durant, j'errais aux alentours de sa demeure, dans l'espoir de la rencontrer. Seul celui qui a aimé, comme les Européens le peuvent peut se faire une idée de ma situation.

Enfin le jour vint où j'allais la revoir, où j'allais pouvoir lui parler.

A l'occasion de la nomination de son fils comme capitaine de vaisseau, le lord amiral ouvrit ses salons à la noblesse... Oui, il en était ainsi.

Je fus un des premiers invités qui entrèrent et je cherchai immédiatement des yeux l'objet de mes désirs.

La jeune fille s'approcha de moi, aux côtés de son père, pour me souhaiter la bienvenue.

Elle me parut encore plus belle que je ne m'étais imaginé après notre première entrevue... Ce n'était pas la beauté d'une figure de cire... Non ! Ce beau visage s'auroolait de cette lumière surnaturelle que donne une vive intelligence... Un esprit puissamment doué et une grande bonté se lisaient dans ses yeux... Son compliment de bienvenue ne fut autre chose que les paroles banales qu'elle adressait sans doute à tout invité... Je ne la perdus pas de vue...

Voici que lord Astry, un beau jeune homme, fit son entrée. Je vis bien que Victoria se montra plus amène et plus accueillante qu'envers tous les autres invités... Si mes yeux, en ce moment, avaient pu donner la mort, lord Astry eut péri sur le champ.

Au cours de la soirée, j'eus l'occasion de m'entretenir quelques moments avec Victoria et je la conduisis vers un petit salon, où nous nous reposâmes quelques instants de la danse.

Je ne pouvais trouver mes mots... Si j'avais pu parler suivant l'inspiration de mon cœur, les paroles ne m'eussent point fait défaut mais cela m'était interdit.

Elle me regarda et me dit au bout d'un instant :

— Et vos études, mon cher Lord, où en sont-elles ? Ces derniers temps nous n'avons plus rien appris de vous ?

— Vous vous intéressez à mes études d'ingénieur ? fis-je, très étonné.

— Assurément, me répondit-elle, car moi aussi, je suis une fille de la science. J'étudie beaucoup, et, tout comme vous, je m'intéresse surtout au problème de la navigation aérienne.

Je n'en pouvais croire mes oreilles. Cette belle jeune fille étudiait cette science aride, s'occupait de plans et de calculs, ne serait pas seulement une belle femme à mes côtés, mais serait une collaboration qui m'ait aidé à réaliser mon idéal.

Inutile de vous dire que mon amour pour la jeune fille s'en accrut encore, si possible.

Au lieu de parler d'amour, nous, deux jeunes gens, environnés de lumières et de fleurs, nous nous entretenions de problèmes scientifiques.

J'acquis la conviction que les paroles de Victoria, lorsqu'elle m'avait assuré qu'elle s'occupait du problème de la navigation aérienne, n'étaient pas à des paroles sans portée.

Sur ce terrain, elle était parfaitement à même de donner réplique à un ingénieur.

J'étais complètement sous le charme non plus seulement de la beauté, mais encore et surtout de la vive intelligence de Victoria.

Nous restâmes plus longtemps dans le salon qu'il n'eut fallu pour empêcher de mettre en mouvement les mauvaises langues. Lord Astry vint nous y trouver.

— Mon cher lord, dit Victoria, vous tombez mal. Prenez place et écoutez, car ce dont nous parlons, sera sans doute très nouveau pour vous... Nous nous entretenons de la création d'un ballon dirigeable.

— Une utopie ! s'écria Astry en haussant dédaigneusement les épaules.

— Non pas ! répliquais-je, cet idéal se réalisera. J'en suis persuadé.

— Moi de même, dit Victoria.

— Je sais peu de chose de cette science, dit encore lord Astry, mais je ne puis admettre que jamais on puisse créer un ballon ou tout autre machine plus légère que l'air qui obéira aux impulsions du pilote.

— Moi non plus, répliquais-je, mais c'est tout juste pour cette raison que les efforts de la science doivent s'aiguiller dans la voie du plus lourd que l'air.

— C'est également mon avis, dit la jeune fille.

Astry fronça les sourcils.

Cette approbation enthousiaste de celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée ne semblait point lui plaire.

— Si jamais l'on trouve cela, dit-il au bout de quelques instants de silence, l'homme est maître de toute la terre. Le problème

que se posait Andrée serait résolu immédiatement.

— Qu'est ce à dire ?

— Mais, il sera bien facile alors d'atteindre le pôle.

— Le pensez-vous ?

— Il me semble...

— Moi pas, car des dangers innombrables surgiraient, encore que le voyage puisse être fait par la voie aérienne. Néanmoins, j'oserais m'y atteler.

— Comment ?

— De construire un plus lourd et d'atteindre le pôle.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Parfaitement !

— Combien de temps vous faudrait-il pour réaliser cela ?

— Au point où en sont mes études, cinq années au plus.

— Impossible !

Puis je laissai échapper quelques paroles assez imprudentes, peut-être pour me rehausser aux yeux de la jeune fille, mais ces paroles allaient décider d'une grande partie de ma vie, et lui donner une toute autre tournure.

— Voulez-vous parier ? demandai-je.

— Oui.

— Pour cent mille guinées.

— Comprenons-nous bien. Avant que cinq années se soient écoulées, il faut que vous ayez découvert le pôle et que vous soyez de retour ici.

— Accepté.

Nous nous tendîmes la main : la gageure était conclue.

Il me fallait aller au pôle sud avec un vaisseau aérien.

Ce ne fut que le lendemain, en m'éveillant, que j'appréciai ce pari. Il n'y avait pas à hésiter. Il ne me restait qu'à poursuivre mes études avec acharnement, et à tâcher de gagner quand même les cent mille livres. Mais une idée me vint, qui suffit à m'enlever tout courage.

Tandis que j'en serais à fatiguer ma cervelle, ou que je risquerais ma vie en des contrées lointaines, Astry épouserait Victoria. Et, alors, que m'importaient le pôle sud et la vie même ? Que devais-je faire ?

Cette question ne me quittait pas, sans quoi je pusse trouver la réponse.

C'était à devenir fou.

Je résolus enfin, contre tous les usages et préjugés qui régissent la noblesse, d'écrire à la jeune fille pour lui avouer mon amour, et pour lui demander d'attendre mon retour du pôle sud, ou ma mort, avant de consentir à se marier.

C'était fou, je l'admets, mais j'étais fou en ce moment.

Lorsque la lettre fut partie, j'appréciai pleinement mon inconvenance.

Victoria ne me donnerait pas de réponse, j'en étais sûr.

Un jour se passa, sans que j'apprisse rien.

J'y songeai sérieusement à mettre fin à mes souffrances intolérables, lorsque, vers le soir, je reçus un billet du père de Victoria, m'invitant à venir le voir.

Je me figurai ce que l'amiral allait me dire.

Il allait me reprocher mon action, et je n'aurais qu'à courber la tête sous ses reproches mérités.

Mais j'allai néanmoins au rendez-vous.

L'amiral semblait ignorer l'envoi de ma lettre, car il me reçut de charmante façon.

Après quelques paroles banales, il me dit ce qui suit.

— Mon cher lord, j'ai à vous parler d'une affaire très délicate.. Vous avez écrit une lettre à ma fille.. Elle m'a chargé de vous donner la réponse... J'ai préféré arranger les choses verbalement.

Je courbai la tête.

Mon bonheur eut été immense, si le parquet se fut effondré sous mes pieds.

— Ma fille, poursuivit l'amiral, a su vous apprécier et... elle accèdera à votre désir.

Je regardai le vieux lord d'un air stupéfait.

Je n'en pouvais croire mes oreilles.

— Je dois vous dire encore, dit-il, qu'elle ne se fiancera pas à lord Astry, parce que dans son cœur, également, l'amour s'est fait jour... D'ailleurs, elle veut contribuer à votre entreprise... En un mot, si vous y réussissez à découvrir le pôle sud, vous pourrez, à votre retour, venir me demander la main de ma fille... Elle vous accepte, et je ne demande pas mieux que de la marier à l'un des plus nobles lords du Royaume-Uni, qui sera également l'une des célébrités de la science moderne.

Je ne sais quelle réponse j'ai balbutiée.

— Mais il y a une condition à remplir, fit l'amiral après quelques moments de silence.

— J'y souscris d'avance, lui répondis-je.

— Ne vous hâtez pas trop.... Victoria désire que vous découvriez le pôle sud avant de l'épouser...

— Soit, je le ferai.

— C'est tout ce que j'avais à vous dire... Elle vous promet de vous attendre cinq années durant, mais ne veut pas vous revoir avant que vous ayez atteint le but proposé.

— Ne pas me revoir avant... Cette condition me semble plus

lourde que la découverte du pôle même. Néanmoins, pour qu'elle devienne ma femme, je suis prêt à tous les sacrifices. Portez mes adieux à votre fille et annoncez-lui mon prochain départ.

— Comment cela ?

— Avec mon vaisseau aérien, c'est à dire que je commencerai dès demain à construire mon appareil, ce qui constitue bien le premier pas de mon voyage.

— En effet..., J'admire votre confiance, et j'ai le plus grand respect pour votre courage. Au revoir...

Je pris congé de l'amiral et dès que je rentrai, je recommençai mes calculs, à rectifier et à compléter mes plans, en un mot, je fis mes premiers préparatifs pour la découverte du pôle. Néanmoins, j'avais parlé trop légèrement de la construction de mon appareil, car je m'aperçus bien vite qu'il me fallait encore plusieurs semaines de calculs assidus avant que de pouvoir entamer la construction même.

Deux jours après, un journal répandu dans les cercles mondains, imprima un article qui allait me causer beaucoup de désagrément et qui faillit me faire perdre ma fiancée.

L'on y disait que John M. Steadily, lord Penskilty, avait décidé d'aller au pôle sud, et qu'il comptait réaliser ce plan hardi à l'aide d'une machine volante de son invention.

Une dissertation suivait, au sujet de la possibilité d'atteindre le pôle au moyen d'un vaisseau aérien, et l'on concluait que cela était tout à fait irréalisable.

Je n'en fis que sourire et hausser les épaules, mais la fin de l'article me mit en fureur.

L'on y disait noir sur blanc que je m'étais attelé à cette tâche pour en arriver à épouser Victoria, la fille de l'amiral lord Donsdeele.

Qui avait renseigné le rédacteur du journal ?

Comment savait-on ce qui s'était passé entre l'amiral et moi ?

Je n'ai jamais pu savoir qui s'était rendu coupable de cette indiscretion, d'autant moins que le père de Victoria m'a donné l'assurance que ni lui, ni sa fille n'avaient jamais soufflé mot à qui que ce soit, au sujet de mes plans.

Une heure à peine s'était écoulée après la distribution du journal à ses abonnés, que lorsque lord Astry se fit annoncer.

Je voulus d'abord refuser de le recevoir, car je me doutais bien qu'il était animé d'intentions hostiles, mais je me rendis bientôt compte qu'il m'accuserait de lâcheté.

Je lui fis donc dire que je l'attendais.

Comme il entra, nous échangeâmes un froid salut.

Il sortit un journal de la poche...

— J'ai la chose, dis-je, comme il voulait déplier le journal.

— Tant mieux ! Je pourrais m'expliquer d'autant plus clairement au sujet des affaires qui m'amènent ici.

— Quelles affaires ?

— Vous me permettrez de vous demander si ce que l'on écrit à votre sujet est la vérité.

— Oui, je vais tâcher de découvrir la pôle... Cela vous étonne ?

— Mais non ! Car votre assurance juvénile vous porte à faire des folies.

— Je vous remercie du compliment.

— Non, votre voyage vers le pôle me laisse totalement indifférent.

— Ah ?... En ce cas, je ne comprends pas pourquoi vous venez m'en parler.

— Votre ton railleur me dit assez que vous soupçonnez les motifs de ma visite.

— Mais non !

— Eh bien, veuillez me dire si la découverte du pôle vous vaudra la main de miss Victoria Donsdeele ?

— Je me demande en quoi mes affaires personnelles peuvent vous intéresser... et je doute si je puis vous donner une réponse, attendu que vous prenez ici le ton d'un juge d'instruction.

— Je désire savoir si miss Victoria vous a promis sa main.

— Elle ? Non pas ! Son père, à la bonne heure..

— Du consentement de sa fille.

— Bien entendu.

— Depuis plusieurs mois déjà, je passe pour le fiancé de miss Donsdeele.

— Je le sais.

— Elle me laissa espérer que je deviendrais son mari, et son père en a agi de même.

— En effet.

— Si vous savez tout cela, je me demande comment apprécier votre conduite...

— A votre aise.

— J'aime Victoria.

— Moi de même.

— Elle n'épousera d'autre homme que moi.

— Allez vous tâcher de découvrir le pôle avant moi ? En ce cas, vous avez quelque chance de gagner la partie... Bien peu de chance il est vrai, car je sais qu'elle m'aime.

Mon calme et mon ton railleur impressionnèrent tellement lord Astry, qu'il perdit tout sang froid et qu'il s'écria d'un ton menaçant :

— Vous n'épouserez pas miss Victoria !

— Qui m'en empêchera ?

— Moi !

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
